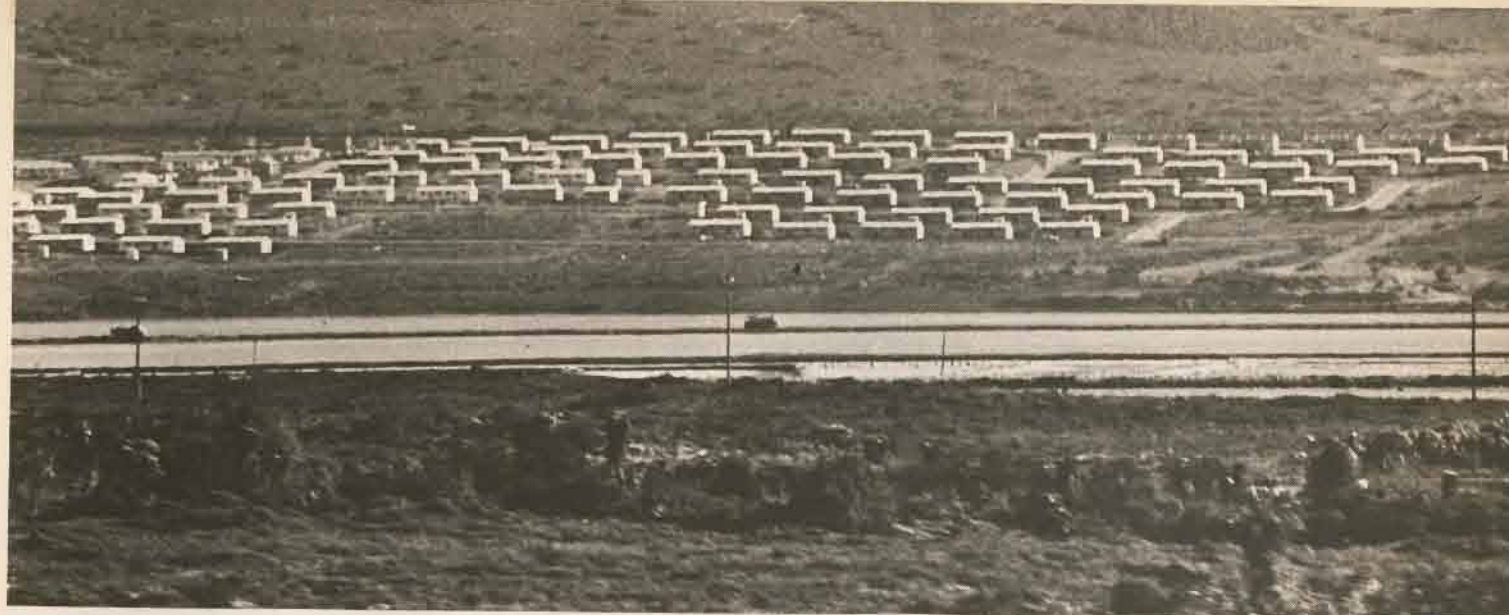




Pour non-européens seulement...



Camp de concentration ? Non, cités réservées exclusivement aux Africains !

Vision de l'apartheid

JOHANNESBURG, août 1973 : un froid glacial et une lumière crue, aveuglante. Il y a peu de monde dans les rues et les passants, pour la plupart, sont des noirs, curieusement attifés, femmes enroulées dans des couvertures criardes, hommes vêtus d'un long manteau gris, rapé, issu du siècle dernier, feutre sur la tête. Les blancs ? Ce sont eux les propriétaires des nombreuses autos qui emplissent la ville industrielle et active. Ils ne vont guère à pied en cette saison (Et, dans la campagne, sur les routes merveilleusement entretenues qui sillonnent le Transvaal, exceptionnelles sont les voitures n'appartenant pas à des Afrikaners ; les autres, sur le bas-côté du chemin, passent, en groupe, hâtivement, rentrent aux villages, dont on aperçoit les cases de loin en loin, ornées de dessins géométriques).

Cet apartheid qui maintient dans la ségrégation tout ce qui n'est pas de pure race blanche, en Afrique du Sud, m'a causé dès le premier matin de mon arrivée, un sentiment d'horreur, devenu bientôt physiquement intolérable : cette tristesse morne des gens sur les trottoirs, se parlant peu, marchant côte à côte, mains enfouies dans les poches et des enfants noirs agglutinés autour d'une poubelle pour en extraire quelques livres déchirés, qu'ils se disputent sans cris, des petits vieux, déjà, dressés, aux aguets...

Dans ce beau pays que vantent sans scrupule nos agences de voyage, on n'essaie pas de leurrer le touriste, comme si tout ce qui se passe là est chose naturelle. Et je plains le promeneur en quête de plaisir, venu innocemment pour se distraire : comment résister à l'obsession des placards interdisant la présence des « coloured » partout, sur les vitrines des magasins,

sur les portes des restaurants, des toilettes, sur les bancs, à la gare, dans les trains, et même — je n'en croyais pas mes yeux — en pleine nature, au seuil d'un petit sentier. *White-non white, white-non white*, partout, comme une litanie qu'on finit par réciter sans s'en apercevoir. Cette fureur de la ségrégation apparaît semblable à une maladie mentale (s'étendant à de risibles discriminations dans les hôtels comportant bars pour hommes seuls, bars pour couples, pour gens sans cravate et pour gens avec cravate...).

On vit dans un pays de fous, dans une prison dont les geôliers auraient perdu la raison, classent, séparent, divisent. Mais, vite, on se rend compte que dans la politique de l'apartheid, la maladie n'est pas en cause et que

cette mise en cellule de l'individu a sa base dans l'intérêt. Les esclaves qu'on a fabriqués, plus malheureux que des esclaves — car on leur raconte qu'ils sont des hommes, comme les autres —, ont, dans leurs quartiers lointains et sinistres, des panneaux ornés d'une publicité faite pour eux, dans laquelle les enfants qui vantent la meilleure confiture, sont noirs, et les femmes qui emploient la meilleure lessive sont noires. Et, ils ont un « chez eux » où ils rentrent, le soir, comme tous. Mais, ces lieux qu'on leur a attribués pour nicher, sont sordides ; bidonvilles qu'on n'envisage pas d'améliorer. Ils vous regardent avec inquiétude lorsque vous traversez les rues, si peu rues, ils tournent le dos lorsque vous essayez de dire quelque chose, de faire avouer quelque chose, et les enfants

s'enfuient à votre appel, se cachent dans les tas de ferrailles, dans les cimetières d'autos qui sont l'horizon de leur vie.

« Ils ne sont jamais contents de ce qu'on fait, ils en réclament toujours davantage », me dit un chauffeur de taxi, Afrikaner aux joues rouges, éclatant de tranquillité. Il y a, dans le petit hôtel de campagne où nous dormons, plein de domestiques de couleur, des femmes, des enfants, qui courent affairés. Et nous sommes tous frappés par l'état d'indifférence et d'acceptation avec lequel ils se soumettent aux ordres impératifs des maîtres.

Une hypocrisie adroite et calculée donne, sur l'ensemble du pays, l'impression que tout se passe avec le consentement de tous. Il y a peu de police dans les rues et je n'ai vu qu'un

noir appréhendé, fouillé, malmené, puis emmené, sans qu'il oppose la moindre résistance.

Les métiers du Cap, extrêmement nombreux, parfois plus blancs que les blancs, n'échappent pas à la ségrégation : dans la ville qui, au pied de la Montagne de la Table, respire la sérénité, la joie de vivre, ils ont, eux aussi, quartiers réservés, écoles réservées, interdiction de mariage mixte, inégalité de salaires. Ce n'est pas la couleur de leur peau, ce n'est pas la forme de leurs yeux qui me les ont fait connaître, c'est intraduisible, une manière spéciale de frôler les murs, une manière spéciale de regarder, de croiser les seigneurs du lieu, en s'effaçant, en s'écrasant.

Et pourtant, chaque Afrikaner a la Bible à côté de son lit. Ces descen-

dants de fermiers hollandais, de huguenots, de colons anglais, justifient la politique de la séparation en interprétant de façon utilitaire le livre saint, se convaincant avec bonne conscience que Dieu les a chargés de maintenir la République sud-africaine et de la conduire vers la prospérité. Une prospérité pour laquelle travaillent, dos courbés, esprits conditionnés, corps las, les innombrables employés des mines qu'on vous incitera à visiter, participants de circuits organisés, afin d'avoir tout admiré de l'Afrique du Sud, et dans lesquelles vous descendrez, réjouis, main devant les yeux pour ne pas voir ces gens, des choses à vrai dire, réduits aux gestes qui permettent d'espérer survivre.

Mais, dans l'enclave libre du Swaziland, on marche tête levée et les enfants y sont des enfants, pas des petits robots construits pour le service exclusif d'une société. Et cette vue apaise la respiration bloquée depuis des jours, redonne courage : l'horrible condition des non-blancs d'Afrique australe, telle que nous l'avons vue, n'est que passagère, ils vont se réveiller. Si nous tous réunis luttons pour eux, chacun dans notre sphère, puis avec eux lorsque le moment sera venu, le temps viendra où l'on pourra sans honte accepter d'aller passer des vacances dans ce pays « aux étendues magnifiques » comme disent les prospectus et dans lequel, enfin, les réserves ne seront plus habitées que par des animaux.

Annie LAURAN

« Apartheid » est un mot africain qui désigne le fait d'« être placé à part ».

C'est le fondement de la politique raciale du Gouvernement de l'Afrique du Sud que le D^r H.-F. Verwoerd, Premier ministre a exposé ainsi au cours d'un discours devant le Parlement le 25 janvier 1963 :

« Réduit à ses termes fondamentaux, le problème est très simple : nous entendons garder blanche l'Afrique du Sud... « La garder blanche » ne peut vouloir dire qu'une chose, la domination des blancs. Il ne suffit pas que les blancs « dirigent ou guident » ; il faut qu'ils « dominent » qu'ils aient la « suprématie ». Si nous admettons que le désir du peuple est que les blancs puissent continuer à se défendre en maintenant leur domination... nous disons que ce résultat peut être atteint par le développement séparé. »

Rappelons que l'Afrique du Sud comptait en 1967 une population de 18 733 000 âmes dont 12 750 000 Bantous (autochtones),

1 859 000 personnes de couleur (ou sang mêlé), 561 000 asiatiques et 3 563 000 blancs.

Le 21 mars 1960, des dizaines de milliers d'Africains avaient organisé, à travers l'Afrique du Sud, des manifestations afin de protester contre les discriminations raciales et plus particulièrement contre le système des « laisser-passer ». A Sharpeville, localité africaine située près de Vereninging, la police tira sur un rassemblement pacifique d'Africains. Il y eut 68 tués et près de 200 blessés.

C'est à ces victimes de l'apartheid en même temps qu'à toutes les victimes du racisme et de l'antisémitisme que nous pensons en célébrant la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale proclamée par l'O.N.U. le 28 octobre 1966, et que seule l'Afrique du Sud refusa d'approuver.

Qu'il nous soit permis de rappeler que le gouvernement français est un des principaux fournisseurs de matériel militaire, entre autres, à ce pays.

Documents photographiques, du Service d'Informations des Nations Unies.